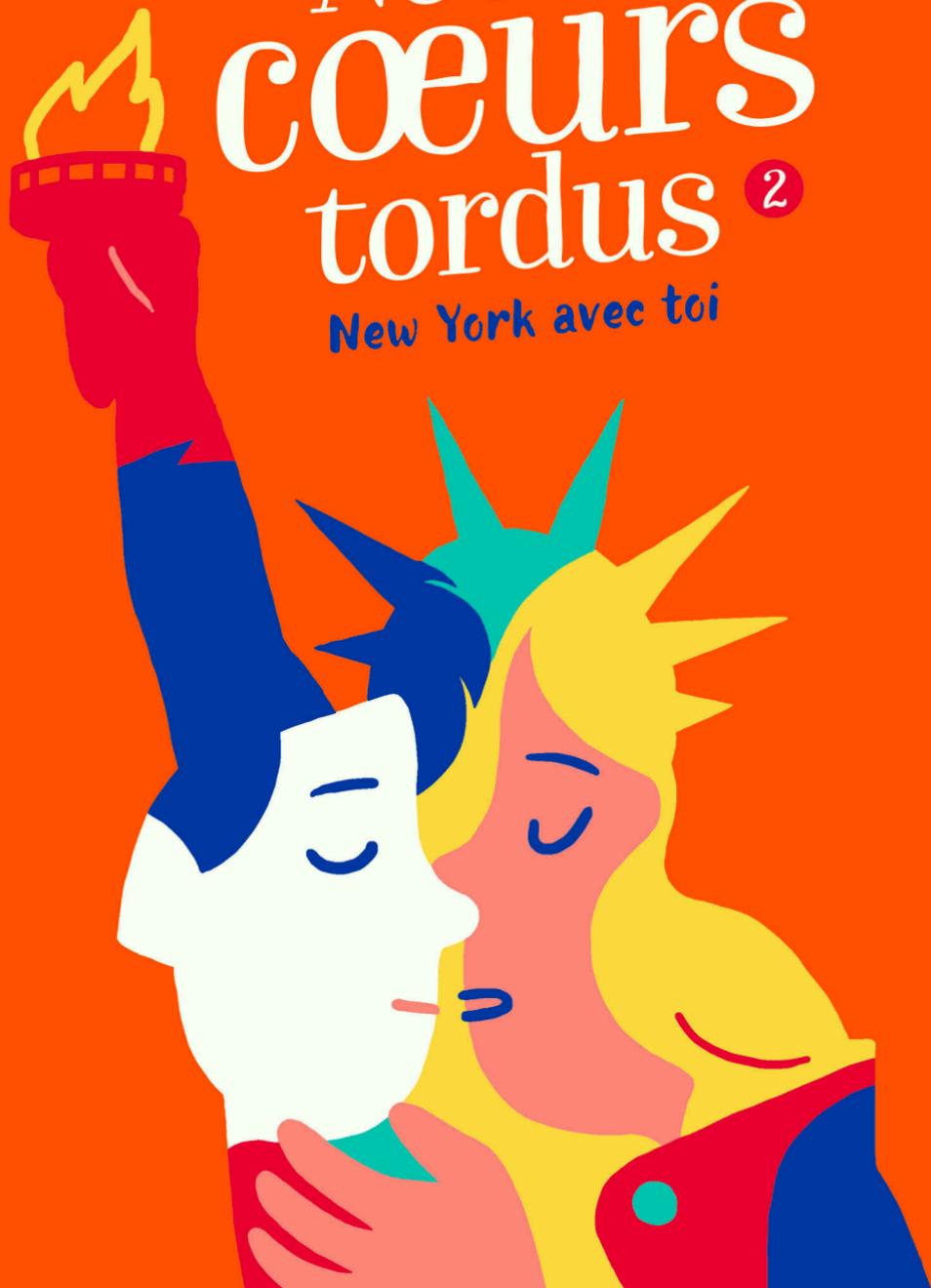


Nos Séverine Vidal  
Manu Causse  
CŒURS  
tordus 2  
New York avec toi



Nos Séverine Vidal  
Manu Causse  
COEURS  
tordus 2  
New York avec toi



bayard jeunesse

**Séverine Vidal** est née en 1969 et vit en Gironde.

Son premier livre à destination de la jeunesse est paru en 2010 aux éditions Talents Hauts. Elle écrit des romans (Sarbacane, Le Rouergue), des albums (Gallimard, La Joie de lire, Mango, La Pastèque...), des scénarios de bande dessinée (Les Enfants rouges, Bayard). Elle anime des ateliers d'écriture (écoles, collèges, lycées, centres sociaux, centres d'alphabétisation...). Ses livres sont traduits à l'étranger, et récompensés par de nombreux prix.

**Manu Causse** vit à Toulouse. Il est l'auteur de recueils de nouvelles, de pièces de théâtre, mais aussi de romans, français et bilingues (anglais) aux éditions Talents Hauts, Thierry Magnier et Denoël.

Illustration de couverture: Julien Castanié

© Bayard Éditions, 2018

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9904-2

Dépôt légal : novembre 2018

Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés.

Reproduction, même partielle, interdite.

---

Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle

Impression réalisée par Grafica Veneta

en octobre 2018

pour le compte des Éditions Bayard

*Imprimé en Italie*

*Merci à Stéphane pour les conseils précieux  
et l'humour sans fin,  
même quand la fiction rejoint la vraie vie.  
À Alice Aschero, l'éditrice et la fille.  
À Manu, qui traverse la France,  
parfois, pour écrire le mot FIN.*

*S. V.*

*Pour Alice pareil, et pour Stéphane,  
plutôt deux fois qu'une,  
Merci à Séverine de m'avoir embarqué  
dans l'aventure,  
Et tiens, pour ma Maman,  
et mes frangines, happy family.*

*M. C.*



## Prologue

# SAÏD

*Quoi, vous n'avez pas lu Nos cœurs tordus ? Faut que je vous raconte, alors. Mais sans trop spoiler, au cas où.*

*Bon, alors :*

*La première fois que j'ai vu Vlad, je l'ai traité de tordu. Et, deux secondes après, je l'ai appelé « l'handicapé ». Ensuite, on va dire qu'il m'a appris la politesse. À sa façon. Dans la foulée, on est devenus amis. Pire : des frères.*

*L'année dernière a été méchamment dingue. Vlad est tombé amoureux de Lou. Amoureux fort : lui, c'est le genre à aimer d'un coup et pour la vie.*

*Et puis il y a eu cette annonce :*

**Micro-Film : Participez au grand festival ! Faites un film avec votre téléphone et tentez de gagner un voyage à New York pour deux !**

*Alors, tous ensemble, on a imaginé un film et on l'a tourné. Tous ensemble, ça veut dire :*

*Vlad, le petit nouveau de l'ULIS du collège qui s'est fait remarquer dès le premier jour*

*+ Mathilde, une fille tout en chaise roulante et mauvaise humeur*

*+ Dylan, le petit trisomique qui est devenu notre mascotte tellement on le kiffe*

*+ les jumelles, Charlie et Théa, qui ne sont pas à l'ULIS mais parlent en crypto, la langue qu'elles se sont inventée.*

*+ moi, donc, Saïd, boxeur et meilleur mauvais élève de la classe.*

*= Vous voyez un peu la bande de tordus ? Ah, et il y avait aussi Lou, l'amoureuse de Vlad, mais elle n'était pas tout le temps avec nous. Elle avait des choses à régler, genre quitter Morgan, son grand blond tout naze.*

*Dans le décor, il y avait aussi Irène, l'AVS de l'ULIS, une fille solide. Et Flachard, le principal du collège. Lui, faut le connaître pour l'aimer. Et on ne le connaît pas très bien.*

*Ensuite, il y a eu des rires fous, des larmes, comme*

*dans tous les bons films. Et comme dans tous les bons films, un baiser et une belle fin.*

*On a gagné le concours !*

*New York, we arrive !*

*(Bon, faut peut-être que je révise un peu mon anglais, moi...)*



# PREMIÈRE PARTIE



Septembre



# VLAD

Le premier pas.

(Même si tu te prends les pieds dans le tapis juste avant le deuxième.)

La première soirée pyjama chez ton pote.

(Même si le soir t'as un peu peur et que tu rêves que ta mère vient te récupérer.)

La première dent qui tombe.

(Même si tu détestes avoir du sang dans la bouche.)

La première journée d'école.

(Même si tu devras en vivre environ 2 160 comme ça avant le bac !)

Le premier baiser, les premiers choux de Bruxelles sauce béchamel à la cantine, la première trahison, la première heure de colle, la première bière.

(Même si le goût est un peu amer.)

Le premier concert sans les parents, la première victoire, la première sensation de liberté, la première fois que tu dis « Je t'aime. »

La première fois que tu l'entends.

(Même si c'est trop sucré.)

...

J'adore les premières fois.

Alors, l'été qui vient de s'achever, je l'ai aimé mille fois.

Après l'année de dingue qu'on a tous vécue, le tournage du film, le concours remporté, mon amour de Lou, j'ai profité de tout ce qui venait. J'ai pu savourer un été tout simple. J'ai passé du temps avec mon père dans sa baraque en Aveyron. J'ai fait la connaissance de Melba, sa nouvelle copine italienne (ma mère lui a déjà trouvé un surnom, rapport à la glace du même nom). Je suis allé une semaine en camping avec Saïd et son grand frère à Argenton-sur-Creuse. J'ai traîné ici, dans les rues de la ville et dans le parc avec Lou accrochée à mon bras – ou plutôt, pour être honnête, moi accroché à son bras. On s'est embrassés sous la pluie, sous la lune, sous l'escalier de la maison. C'était plein de premières fois. On s'est manqué quand ma mère et

papy m'ont emmené deux semaines en Crète (là-bas il a fait si chaud qu'une de mes Monique a carrément fondu sous le soleil, véridique!).

Et on s'est retrouvés hier, cœurs tremblants et bouches sèches, les doigts qui s'emmêlent n'importe comment. Elle a dit «Tu m'as manqué tout le temps», j'ai dit «J'étais là tout le temps. Tu me voyais pas, c'est tout, mais j'étais là.» Elle a dit «Quel poète.»

En riant. Il piquait un peu, ce rire. C'était la première fois qu'une phrase de Lou me faisait cet effet – comme une minuscule bombe dans ma gorge. Un poil de déception, de tristesse et de honte. Oh, il a suffi d'un sourire et c'était oublié.

Ouais. Il y a des premières fois dont on se passerait bien.

*Arrête de vladiser, Vlad. La vie est belle.* Un nouveau chapitre de ma vie s'ouvre bientôt. La suite du film.

Le lycée comme décor.

Le voyage à New York avec mon pote Saïd.

Les rires des autres en fond sonore. Mon amour pour Lou fait un bel éclairage.



## FLACHARD

L'idée lui est venue ce matin, pendant qu'il se rasait. Et elle a fait son chemin en douce, pour maintenant l'envahir complètement.

Ce serait une vraie catastrophe !

Il a fait et refait les calculs de tête, en s'habillant, en écoutant la radio, puis en trempant une tartine au camembert dans son thé. Il en est sûr : il a oublié quelque chose.

À peine arrivé dans son bureau au collègue, il lance sa veste sur le portemanteau et pousse d'un revers de manche les dossiers de rentrée qui s'entassent. Il attrape une calculatrice. Il tape fébrilement sur les touches, additionne puis soustrait.

– Monsieur Flachard ? Déjà là ? Vous êtes bien matinal pour une journée de prérentrée. Mais vous avez raison : on a du travail !

Il n'a pas entendu sa secrétaire débarquer, il est concentré sur sa tâche. Et elle parle dans le vide.

– Monsieur ?

Flachard l'entend enfin. Il ne relève pas la tête.

– Ah, madame Faron, vous êtes là. Très bien. J'arrive. Je... Je vérifie...

– Que vous êtes un génie ?

Elle glousse, mais il ne le remarque même pas. Un peu déçue que sa petite blague n'ait pas fonctionné, elle retourne dans son bureau et s'installe devant son ordinateur. Une montagne de mails l'attend. Avec un soupir, elle se met au travail. Très vite, elle retrouve son rythme habituel, tape à toute vitesse, expédie les urgences d'avant-hier pour s'attaquer à celles d'aujourd'hui. Elle est sûre que, de son côté, M. Flachard fait la même chose. La porte entre leurs deux bureaux est restée ouverte et elle l'entend râler.

Il est spécial, mais elle l'aime bien, ce principal. Elle a été soulagée d'apprendre à la rentrée qu'il était

à nouveau nommé au collège, cette fois pour remplacer temporairement M. Gardel, parti pour une retraite bien méritée.

L'année dernière a été un peu compliquée, entre l'ancien principal souvent malade et son adjoint qui, de fait, a dû endosser toutes ses responsabilités. Ça n'a pas été sans mal, mais peu à peu M. Flachard s'est affirmé comme un directeur d'établissement scolaire tout à fait à la hauteur.

*Même s'il est un peu excentrique, parfois,* songe Mme Faron. Elle pense à l'expression « fou comme un lapin » qu'elle a entendue dans la bouche d'un élève. Ça lui va bien, à M. Flachard.

C'est juste à ce moment que M. Flachard entre dans le secrétariat comme une furie. Il a l'air abattu.

– Voilà ! C'est ce que je craignais : j'ai oublié de compter les billets d'avion ! C'est pas gagné, du coup ! Il nous manque environ 6035 euros !

Mme Faron ouvre des yeux ahuris.

– Si vous me disiez de quoi vous parlez, ça me permettrait de comprendre.

– Oui, pardon. Je... veux tous les emmener.

– Qui ça ? Et où ?

– Mais enfin, Marie-Odile, faites un effort, suivez un peu ! Tous les petits ! À New York ! Vladimir et Saïd ont gagné le voyage, vous vous souvenez ?

– Oui, je me souviens. Comment oublier ça ? Et vous avez obtenu une subvention pour emmener tous les enfants du projet avec eux.

Marie-Odile Faron s’interrompt. Elle craint de comprendre.

– Il manque des sous ? C’est ça ?

– Oui, pour l’avion. C’est l’avion qui nous ruine.

– En même temps, en trottinette ça sera moins facile.

Flachard ne sourit pas devant la tentative d’humour de sa secrétaire.

– Marie-Odile, ce matin, je ne suis là pour personne. Je dois trouver une solution. Dites que je suis en réunion.

– Mais c’est la rentrée demain, monsieur ! Il y a les rendez-vous avec des parents d’élèves pour les inscriptions, les emplois du temps à finir... Vous ne...

– Vous allez me gérer ça de main de maître. Accueillez tous ces gens à ma place, vous saurez faire. Mieux que moi, si ça se trouve. Je vous fais confiance.  
*Le destin de ce collègue est entre vos mains, Marie-Odile.*

Elle reste bouche bée. Flachard sait qu'il est allé un peu loin avec cette dernière tirade, digne d'une des séries pour ados dont il est si fan. Mais il tourne les talons et va s'installer dans le bureau du principal – *son* bureau, au moins pour quelques semaines.

Il s'assoit sur son grand siège en cuir et le fait tourner. Il DOIT trouver une solution. Point. Il s'imagine annonçant la bonne nouvelle à tous. Le sourire de Dylan, la moue boudeuse de Mathilde, les cris de joie des autres. Il aurait peut-être droit à une ola, qui sait ? Les enfants viendraient pleurer de bonheur dans ses bras. Une grande liesse s'emparerait de tous et...

On l'a compris, François Flachard s'emballe un peu, parfois. Il se ressaisit, arrête de faire tourner son fauteuil et se concentre à nouveau sur la seule chose qui compte ce matin : trouver l'argent qui manque pour inviter tout ce petit monde en voyage.

Il a la folie des grandeurs.

Pour une fois, ce n'est peut-être pas plus mal. Car il faut être un peu fou pour imaginer un voyage à New York avec cette bande d'élèves pas comme les autres. Dont la plupart n'est même plus au collège.



# LOU

Petite, je voulais être grande.

Je me demandais toujours quand ça arriverait. Mes parents disaient « On verra quand tu seras grande », et j'avais vraiment hâte. Je pensais que ça viendrait d'un seul coup. Un jour, je me réveillerais, et j'y serais. Hop, plus besoin de personne, plus besoin d'écouter et d'obéir, plus besoin de douter. Je serais grande.

Ou, au moins, ça se ferait par étapes. Quand j'aurais sept ans, l'âge de raison – ça voudrait dire que serais devenue raisonnable, que je ne ferais plus de caprices. Ou alors après, quand j'irais à l'école des grands, au *collège*. Ou encore quand j'aurais mes règles. Ça, ma mère me l'avait certifié, ça voulait dire

qu'on devenait une femme. Et puis un jour, aussi, je serais majeure. Adulte. Et là, tout serait super.

Sauf qu'un mois après mon septième anniversaire, j'ai fait le plus gros caprice de ma vie. Pour une poupée. Une poupée débile, en fait, même pas belle. Mais je la voulais. Manque de chance, mon anniversaire était passé, et je me suis rendu compte qu'en demandant autre chose que cette poupée-là, j'avais commis la plus grande erreur du monde. C'était terriblement *injuste*, parce que du coup mes parents ont refusé de me l'acheter. J'étais désespérée. Je me suis mise à hurler. Et le pire, c'était que plus je criais sur ma mère, plus je hurlais contre mon père, plus une petite voix dans ma tête me reprochait ma colère, me répétait qu'à sept ans et un mois, j'aurais dû avoir honte de me comporter comme une gamine. Et ça me mettait encore plus hors de moi.

Cette nuit-là, après les sanglots, la voix enrouée, le corps tremblant, je me suis juré, comme je l'ai juré à mes parents, de me comporter à l'avenir comme une grande.

Et bien sûr ça n'a servi à rien.

Au collègue, en sixième, j'étais dans les *petits* – ceux que les troisièmes lorgnaient d'un œil au mieux

indifférent, au pire méprisant. Quand mes premières règles sont arrivées sans prévenir (enfin si, un peu, mais je ne savais pas que j'avais mal au ventre à cause de ça), je me suis sentie minuscule, perdue, plus gamine que jamais. Surtout quand j'ai dû quitter en trombe le cours d'histoire-géo pour aller pleurer à l'infirmerie.

Même ensuite, en quatrième, puis en troisième, malgré mes bonnes notes, malgré les félicitations du conseil de classe et les appréciations qui louaient ma « très grande maturité », je n'ai jamais eu l'impression d'être grande.

De toute façon, à 1,60 m croissance terminée, on renonce à être grand, non ? En tout cas, ça a bien fait rigoler Jérémy et ses copains, cet été, à la colonie d'escalade.

– Hé, Lou, t'es debout, là ? Ah, merde, je croyais que tu étais assise...

Ils se marraient, ces gros débiles. Avec leur 1,80 m passé (de 12 centimètres, en ce qui concernait Roman), leurs longs muscles de grimpeurs et leur fuseau moulant, ils paraient, torse nu sous les parois. J'étais leur mascotte, leur mini-pousse, leur modèle réduit.

Oh, je voyais bien que c'était une façon de me draguer. Petite, la Lou, et gamine certainement, mais pas

naïve pour autant. Leur façon de m’interpeller, de se moquer de moi avec des finesses d’hippopotame, de me lancer des défis en permanence (que, malheureusement pour eux, je relevais – même qu’ils se sont vite rendu compte qu’un petit gabarit, en escalade, ça marche souvent mieux que des muscles partout) et, comme par hasard, me proposer un petit massage des épaules après une voie éprouvante, c’était trop visible. Au moins un truc, donc : j’étais assez grande pour qu’ils s’intéressent à moi.

Merci du cadeau...

Cela dit, le Jérémy, dans l’absolu, je n’aurais pas dit non. Une fois qu’il arrêta la frime, une fois qu’il était sûr que ses copains ne le regardaient pas, il pouvait se montrer sympa. Délicat, presque. Et, il faut l’avouer, il massait plutôt bien, avec ses grandes mains. C’est drôle comme s’accrocher toute la journée à du granit peut vous rendre la peau douce.

Mais bien entendu, pas question d’aller plus loin. Je ne sais pas si je suis grande, mais quelque chose me retenait. Quelque chose, ou plutôt quelqu’un.

– Un beau gosse ? me taquinait Adèle, la monitrice du camp, autour du feu le soir. Un intello ? Un artiste ?

Un aventurier ? Toi, ma Lou, tu dois avoir quelqu'un de vraiment très spécial...

Beau gosse, intello, artiste, aventurier... Elle n'avait pas tort. Mon Vlad, il est tout ça à la fois. Et un peu plus encore.

– T'as une photo, miss, qu'on le voie un peu, cet extraterrestre ?

Je répondais non. Parce que je n'étais pas sûre qu'elle comprenne. Quant à Jérémy, Roman et les autres, c'était encore pire : j'étais *certaine* qu'ils ne comprendraient pas. J'avais même un peu peur qu'ils se mettent en colère, qu'ils arrêtent de me parler. On ne sait jamais – les garçons, même grands, ça se conduit souvent comme des gosses. Et on ne sait jamais comment les gens vont réagir face au handicap. Alors, les photos de mon Vlad – Vlad et sa Monique étincelante, Vlad sur le scooter de Saïd, Vlad au cinéma, Vlad faisant l'idiot sur les balançoires du parc –, je les gardais bien au chaud dans mon portable. Et, le soir, on s'appelait :

– Ça va, ma préférée ?

– Ça va, mon beau.

On se racontait nos journées, on comptait celles qui restaient avant de se retrouver. Il me demandait des